

# Exécution à l'armée blanche

## La symphonie des « Vaincus »

Irina Golovkina (à droite), avec sa grand-mère Sofia Troïskaïa et sa sœur Ludmilla. PHOTO DR

On est à Saint-Petersbourg, en 1929, dans un appartement communautaire. C'est l'ancienne demeure d'une vieille comtesse, Natalia Pavlovna Bogolovskaïa. Elle y vit toujours, dans quelques pièces. Une chambre est attribuée à un matelot retraité, bolchevik, qui se présente en disant : « Alors, me voilà avec un avis pour votre chambre. Donnez-moi les clés, et que ça saute, parce qu'il faut qu'on emménage. On aurait versé le sang pour rien ? » Sa femme vole la bouilloire, ses amis vomissent dans l'entrée, « aussitôt retentirent un chant discordant et le tumulte des voix ivres ». C'est du premier Chostakovitch : une brutale et sarcastique cacophonie pénètre l'élégant velours symphonique.

Natalia Pavlovna tient bon, comme un meuble d'époque. Avec elle, il y a sa gouvernante française, « Madame », et sa petite-fille, Assia, 18 ans, pianiste sensible et talentueuse que ses origines sociales empêchent d'entrer au Conservatoire. La misère est complète. Les autres membres de la famille, vieux, femmes, enfants, hommes sont presque tous morts fusillés ou du typhus pendant la guerre civile, sont déportés ou ont disparu. Parfois, l'un d'eux réapparaît sous un faux nom, le vrai le conduirait droit au poteau. Il est en haillons (« de nos jours, les haillons, c'est du meilleur ton ! »), sans existence et sans avenir, revenant plus que miracle, comme du bois mort sur la rive. L'URSS est le pays où il y a encore plus de malheur que de vie.

**Energie noire.** La cousine d'Assia, Liolia, lui dit : « Mais si autour de nous il n'y a personne, personne du milieu d'antan, il n'y a pas de grande tenue, que nous reste-t-il à faire ? Assia, pense seulement au fait que disparaissent, passent en vain nos meilleures années, notre jeunesse qui ne reviendra plus ! Nous ne nous amusons pas, nous ne dansons pas, nous vivons comme tapies dans un terrier. J'aurai bientôt dix-neuf ans et pas une fois je n'ai encore dansé. » Et, au jeu de la vérité, si l'on demande à Assia ce qu'elle aime, c'est Proust ou Sei Shonagon qui apparaît : « J'aime la forêt, profonde, dense, où il y a des fougères, des fraises des bois, du bois mort, les fugues de Bach, le muguet, le coucher du soleil

en automne et aussi la coupole de l'église où l'on voit les rayons du soleil et la fumée de l'encensoir. Ah oui ! Et aussi les jacinthes blanches, et en général toutes les fleurs et les meringues... »

Ces délicatesses, sous Staline, ne sont plus de saison. On voit comment un écrivain dit engagé ridiculiserait la culture de classe qu'elles induisent, l'ébriété sensible qu'elles dégagent, tout ce qui fait que, comme dit Assia, bonne interprète de Schubert et Schumann, « mon âme vit trop près de moi ». L'URSS vit un décollement d'âme. Avec leurs nuances, Assia et Liolia sont des jeunes filles de Tolstoï, de Tourgueniev, plus que de Tchekhov : l'époque est si dure, sans son énergie noire, qu'elle interdit toute mélancolie. Elles rêvent de bals, de symphonies, de poésie, elles en ont le ton et la sensibilité, héritages de leur éducation. Mais ce qu'elles sentent et ce qu'elles respirent et se battent dans une société qui les agresse, les viole, les détruit, les forge, leur interdisant toute faiblesse, tout narcissisme et toute velléité.

**« Si la conversation touchait soudain à la politique ou aux difficultés de la vie quotidienne, elle se mettait aussitôt à défendre avec rage l'ordre existant en mitraillant l'auditoire, tel un phonographe, de tout un arsenal de phrases tirées des journaux et de citations de brochures populaires. »**

Trois ans et 900 pages plus tard, Assia meurt dans la neige, épuisée, sur la route d'une démarche administrative de plus. Son mari, l'ex-prince Oleg Dachkov, a fait l'objet d'une « mesure de défense sociale » : on le fusille. C'est le plus beau personnage des *Vaincus*, revenu d'entre les morts et les rejoignant, avec « ce pli de tristesse qui, il le sentait bien, ne pourrait plus se défroisser ». Nous assistons à ses interrogatoires brutaux, à ses dernières heures, les doigts cassés, dans la cellule des condamnés à mort, écoutant ses voisins, méditant comme le prince André, auquel il fait songer, sous les étoiles du ciel de Borodino. Assia, elle, est allée vers sa mort en monologuant. Sur elle, une lettre confie ses enfants à une amie célibataire et infir-

mière, celle qui soigna et tomba amoureuse d'Oleg pendant la guerre civile. Un loup mord son cadavre. Au début, Liolia a donné la morale de l'histoire en la comparant à une fleur, la *Viola odorata* : « L'ancêtre de cette fleur, je crois, est une violette sauvage des bois qui pousse partout. Et on a tellement amélioré cette espèce que ses fleurs se sont dédoublées, elle a développé un arôme subtil et un bleu exceptionnel, mais en contrepartie elle exige des soins et meurt inévitablement dans un milieu où ses ancêtres survivraient. »

**Coup de sonnette.** De fait, déportée à Samarkand, la grand-mère d'Assia survit à ses descendants. Ne cédant rien sur les principes d'ancien régime qui l'ont bâtie, elle résiste grâce à eux, malgré elle et malgré tout : ses souvenirs sont plus forts que le manque d'avenir. Jusqu'au bout, elle est russe : « Je donnerais toutes les années qui me restent à vivre pour voir la fin de ce régime. Mais ce malheur, c'est le nôtre, il est chez nous. Tant que je suis en Russie, je suis chez moi, et je préfère finir mes jours en déportation que prospérer à l'étranger. »

La plupart des personnages des *Vaincus* sont, chacun à sa façon, admirables. Aucun n'est anodin. Liolia, elle, se retrouve dans un camp. On suit sa descente, son expérience. Elle pense à se tuer et se dit : « J'ai toujours su que je

finirais mal, que viendrait une catastrophe à laquelle je ne pourrais résister et que je mettrais à nu toute ma déroute intérieure, toute ma monstruosité. Et voilà, c'est arrivé ! » L'URSS est le pays où le malheur est un destin. Les *Vaincus*, écrit en douce à la fin des années 50, n'a été publié en Russie qu'en 1992. Son surtitre est *Une saga sous la terre stalinienne* : la saga de Russes blancs qui n'ont pas émigré. La vie quotidienne et l'évolution de la répression sous Staline sont subies et observées par ces vestiges de l'intérieur, vivant en ayant à peine le droit de vivre, attendant le coup de sonnette de l'aube qui les enverra dans l'au-delà. Les *Vaincus*, ce sont les condamnés. Ils lisent en français Emile Zola, Alphonse Daudet. Dans la pièce d'à côté, une

jeune femme les drague ou les guette. Ils l'appellent « notre petit sov ». Elle avait « le caractère typique de la couche de vernis urbain et de pseudo-modernité, superficielle et acquise à la hâte dont se fardait la jeune caissière en s'enduisant lèvres et ongles de rouge vif et en passant son temps au cinéma. [...] Si la conversation touchait soudain à la politique ou aux difficultés de la vie quotidienne, elle se mettait aussitôt à défendre avec rage l'ordre existant en mitraillant l'auditoire, tel un phonographe, de tout un arsenal de phrases tirées des journaux et de citations de brochures populaires. » Un personnage résume : « On l'a fardée comme un saucisson et ça lui sort de partout. » Mais l'avenir, c'est ce saucisson-là. Il n'est pas certain qu'on puisse dire autre chose de beaucoup de nos contemporains.

Après une scène d'ouverture dans l'hôpital de l'armée blanche où se trouve Oleg pendant la guerre civile, le livre se déroule en trois parties et sur trois ans, jusqu'en 1932. Dans les années, donc, où Staline affermit son pouvoir. Il s'achève, en 1937, par un extrait du journal de l'infirmière qui a recueilli les enfants d'Assia – un peu comme le journal d'Antoine dans l'épilogue des *Thibault*. Une compassion sourde et un nationalisme sans espoir, mais sans faiblesse, semblent l'inspirer. « Ce sont des infirmières comme vous que l'on décrit dans les romans », lui dit-on. C'est aussi vrai des autres personnages : ils semblent venir des grands romans qu'on ne lira plus.

L'auteure aujourd'hui morte, Irina Golovkina, est la petite-fille du compositeur Nikolaï Rimski-Korsakov. Les *Vaincus* est son unique roman, le livre d'une vie : « Il n'y a, dans cette œuvre, pas un seul fait inventé, pas un seul fait que je n'aie tiré de la vie réelle des années 1930 et 1940 », prévient-elle en exergue. La postface de son petit-fils révèle les liens entre ce que subissent sa famille, ses amis, et l'existence des personnages. Cette réalité vécue, à tout instant, se sent. Mais il faudrait faire une critique musicale de la forme qui la transpose. Elle rappelle les opéras du grand-père, la phrase obsédante et sentimentale du violon dans sa *Shéhérazade*. On assiste à la destruction du violon et, si les personnages endurent mille et une nuits, ce n'est jamais un conte de fées.